



près de vingt mille hommes avaient été tués ou blessés : les généraux Espagne et Saint-Hilaire étaient restés sur le champ de bataille.

Mais la perte la plus grave, et qui causa une véritable douleur à Napoléon, fut celle de Lannes, frappé d'un boulet qui lui fracassa les deux genoux.

Napoléon l'aperçut quand on le transportait.

— Lannes me connais tu ? s'écria-t-il en pleurant ; c'est ton ami Bonaparte ! Lannes, tu nous seras conservé !

— Je désire vivre, répondit le maréchal d'une voix éteinte, si je puis vous servir... ainsi que la France... Mais je crois qu'avant une heure vous aurez perdu celui qui fut votre meilleur ami !

Napoléon était à genoux près du char funèbre.

Les vieux grenadiers pleuraient.

Lannes, duc de Montebello expira le 31 mai après de longues et vives douleurs, produites par une double amputation. Son corps déposé d'abord à Strasbourg, a été transporté à Paris le 22 mai de l'année suivante, et inhumé au Panthéon.

Napoléon disait plus tard :

— Il fallait que dans cette journée mon cœur fut frappé par un coup si sensible, pour que je me pusse m'abandonner à d'autres soins qu'à ceux de mon armée.

Il s'agissait, après cette terrible affaire, de faire sortir l'armée de de la position périlleuse où elle se trouvait. Napoléon prit une ré-

solution hardie. L'île Lobau pouvait servir de lieu de retraite ; l'armée y fut ramenée ; le pont qui communiquait à la rive gauche fut détruit ; les braves combattants d'Essling se trouvèrent bloqués dans l'île. Napoléon, sur un frêle batelet, avait regagné la rive droite du fleuve, et bientôt des munitions de toute espèce passèrent dans l'île.

Avec cette activité prodigieuse qu'il portait dans toutes ses entreprises, l'Empereur fit rassembler des matériaux, commencer des travaux immenses, et deux jours après la bataille, les communications avec la rive droite furent rétablies.

L'île Lobau fut transformée en un camp immense, protégé par des batteries et à l'abri de toute surprise : trois ponts parallèles de six cents pas de longueur l'attachaient à la rive droite et assuraient les communications avec Vienne.

Un de ces ponts était assez large pour laisser passer trois voitures de front. L'Empereur transporta dans l'île son quartier-général. Son premier soin fut de visiter ses soldats au milieu de leurs travaux : sa présence était partout accueillie avec de bruyants transports. S'arrêtant devant un groupe qui prenait le repas :

— Eh bien, mes amis, leur dit-il, comment trouvez-vous le vin ?

— Il ne nous grisera pas, sire, répondit un grenadier en lui montrant le Danube, voilà notre cave.

L'empereur, qui avait ordonné la distribution d'une bouteille de vin par homme, fut surpris autant qu'indigné : il fit appeler Berthier. Celui-ci, après information, découvrit que les employés chargés du service des vins avaient vendu à leur profit celui qui était destiné aux troupes de l'île. Ces dilapidateurs furent aussitôt livrés à une commission militaire et condamnés à mort.

Tandis que Napoléon réparait avec promptitude le désastre accidentel qui enchaînait ses pas, l'archiduc qui se proclamait hautement vainqueur, se tenait prudemment sur la défensive et garnissait de retranchements formidables les village d'Aspern et d'Essling. Des deux côtés on se préparait vigoureusement à une lutte décisive.

Pendant la bataille d'Essling était annoncée par toute l'Europe comme une sanglante défaite pour les Français, comme un premier échec à la fortune de Napoléon, et aussitôt se réveillèrent toutes les espérances des ennemis avoués et cachés.

Le Tyrol se souleva de nouveau ; des troubles sérieux éclatèrent

dans la partie du Wurtemberg qui avait appartenu à l'Autriche. Le duc de Brunswick avec sa légion noire sortit de la Bohême, accompagné de Doërnberg, Katt et quelques officiers de leurs bandes.

Un autre insurgé, le général Amenda, se joignit à lui avec six mille hommes, et ils s'emparèrent ensemble de Dresde et de Leipszig.

Le général Ravidojovich entra à Bayreuth avec six mille hommes, et relevait les aigles prussiennes. Toutes ces insurrections se liaient à celle du major Schill. Celui-ci s'était emparé de Stralsund, et un renfort de troupes anglaises que l'on annonçait, devait être le signal du soulèvement de tout le nord de l'Allemagne.

Mais le général Gratien, avec une brigade hollandaise et quinze cents Danois, attaqua la ville le 31 mai, y pénétra, livra un combat furieux dans les rues, et chassa les troupes de Schill qui fut tué en combattant.

Dans l'Italie méridionale, de formidables insurrections se préparaient.

En même temps la Prusse négociait avec l'Autriche, et s'engageait à prendre les armes, dès qu'on aurait porté à Napoléon un second coup. En attendant, le cabinet de Berlin donnait des congés à tous les officiers qui demandaient à aller servir en Autriche.

D'un autre côté, Poniatowski rencontrait chez les Russes qui devaient l'aider une mauvaise volonté de plus en plus prononcée : ces prétendus alliés n'intervenaient que pour s'emparer des villes dont on chassait les Autrichiens. L'archiduc Ferdinand, forcé dans Cracovie, demanda le délai d'une nuit pour évacuer la place ; il en profita pour la livrer aux Russes.

Poniatowski, indigné, ordonna à son avant-garde d'y entrer, et les Polonais y restèrent trois jours sous les armes, prêts à en venir aux mains avec les troupes de Galitzin. Toute la conduite d'Alexandre fut un tissu de perfidies : la trahison environnait Napoléon de toutes parts.

— Bien m'a valu, disait l'Empereur, de ne pas compter sur des alliés comme ceux-là. Que pouvait-il m'arriver de pire, en ne faisant pas la paix avec les Russes ? Quel avantage ai-je à leur alliance, s'ils ne sont pas en état de m'assurer la paix en Allemagne ? Il est plus vraisemblable qu'ils se seraient mis aussi contre moi, si un reste de respect humain ne les eût empêchés de trahir aussitôt la foi jurée. Il ne faut pas s'abuser : ils se sont donné rendez-vous sur ma tombe,

mais ils n'osent s'y réunir. Et puis on dira que je manque à mes engagements, et que je ne peux pas rester tranquille !

Sachant bien au surplus que toute la force de la coalition repose sur l'armée de l'archiduc Charles, Napoléon s'apprête à triompher par une victoire éclatante de toutes les insurrections qui s'agitent autour de lui.

Pendant plusieurs semaines, des travaux immenses avaient été exécutés des deux côtés, et les deux armées s'étaient considérablement renforcées. Eugène, avec l'armée d'Italie, avait opéré sa jonction, après avoir battu l'archiduc Jean près de Raab.

La grande armée comptait cent soixante mille combattants, dont vingt-quatre mille de cavalerie et quatre cents pièces de canon. L'armée de l'archiduc avait été portée à deux cent mille hommes, et son artillerie comptait huit cents pièces. L'archiduc Jean s'avancait aussi pour la joindre avec son corps. Il devenait important de prévenir son arrivée.

Le 4 juillet, tout était prêt pour opérer le passage du fleuve. L'archiduc croyant que les Français se présenteraient sur le même point qu'ils avaient déjà franchi, y avait fait élever des ouvrages considérables.

Aspern, Enzersdorf, Essling étaient couverts de redoutes palissadées, fraisées et armées de plus de cent cinquante pièces de canon.

L'Empereur, pour le maintenir dans son erreur, fit faire des démonstrations de ce côté : deux ponts de bateaux y furent établis à peu de distance l'un de l'autre. Mais pendant que les généraux autrichiens se préparaient à défendre vigoureusement le point que l'Empereur n'avait pas l'intention d'attaquer, cinq ponts étaient jetés plus loin, et à dix heures du soir, toutes les troupes françaises étaient en mouvement.

Cent pièces d'artillerie placées à l'extrémité de l'île Lobau ouvrirent leur feu pour occuper l'attention des Autrichiens. Ils y répondirent avec le canon de leurs redoutes et de leurs corps d'armée.

D'épais nuages rendant la nuit fort obscure, les coups étaient tirés presque au hasard, mais les bombes et les obus enflammés décrivaient dans les airs de lumineuses paraboles.

Bientôt au bruit du canon se joignirent les grondements de la foudre : le ciel fut sillonné d'éclairs ; les vents mugissaient avec violence ;



la pluie tombait par torrents, une lueur rougeâtre annonça l'incendie d'Enzersdorf, embrasé par les batteries françaises.

Cependant, malgré la canonnade, malgré la pluie et les vents, les soldats français défilaient dans le plus grand ordre. Napoléon, à pied dans la boue, courait d'un pont à l'autre, surveillait tous les mouvements, et présent partout, donnait de l'unité et de l'ensemble à ce vaste déploiement de forces.

Au point du jour, l'orage se dissipa, et les premiers rayons d'un soleil radieux montrèrent aux Autrichiens étonnés toute l'armée française se déployant derrière les lignes qu'ils avaient élevées pour empêcher le passage du fleuve. Les immenses travaux de l'archiduc étaient rendus inutiles par l'habile stratégie de l'Empereur ; les camps retranchés étaient tournés ; l'armée française présentait son front à l'aile gauche de l'archiduc, menaçant à la fois son flanc et son arrière-garde.

L'archiduc vit d'un coup-d'œil les dangers de sa position, et voulut les éviter en débordant la droite des Français, tandis qu'ils se précipitaient en avant pour enfoncer le centre des Autrichiens qui s'appuyait sur Wagram.

Ce village pris et repris fut entièrement détruit : il n'y restait plus qu'une seule maison, qui était occupée par l'archiduc Charles, quand la nuit vint terminer cette affaire meurtrière. La bataille décisive se trouvait remise au lendemain.

Le 6 juillet, à la pointe du jour, les Autrichiens prirent partout l'initiative ; leur gauche attaquait vivement Davoust, tandis que leur

droite, forte de cinquante mille hommes, s'avavançait sur Masséna, dans l'intention de s'emparer des ponts de l'île Lobau ; l'Empereur se tenait au centre.

Les efforts de l'archiduc sur les deux extrémités de la ligne avaient affaibli son centre. C'est par là que Napoléon se propose de l'attaquer lorsque Davoust, auquel il vient d'envoyer ses ordres, aura débordé la gauche.

L'action s'engagea partout avec la plus grande fureur. Davoust rencontra une résistance opiniâtre ; Masséna, pressé par cinquante mille hommes que conduisait l'archiduc, luttait vainement contre des forces supérieures.

Les Saxons qui étaient à son extrême-gauche, commandés par Bernadotte, avaient lâché pied ; Masséna fit charger sur eux pour les ramener à l'ennemi. La division Boudet accourut, fut rompue par la cavalerie autrichienne, perdit ses canons et fut obligée de se replier dans la tête de pont. L'ennemi faisait de rapides progrès, et menaçait les ponts.

Au centre, Napoléon avait lancé en avant Drouot avec cent pièces d'artillerie ; les masses ennemies s'éloignèrent mais les batteries autrichiennes se mettant en ligne, il s'engagea, sur une largeur d'une demi-lieue, un combat terrible à coups de canon. Des deux côtés les pertes furent énormes ; Napoléon voyait tomber autour de lui des files entières. Monté sur un cheval blanc qu'il avait reçu du sôphi de Perse, il parcourut la ligne d'une extrémité à l'autre et revint par le même chemin, à travers les boulets.

Savary, qui le suivait, s'attendait à chaque instant à le voir tomber. Autour de lui on frémissait de ses dangers, on s'étonnait de son calme ; on accusait même son insouciance et son apparente inaction.

Pour lui, qui connaissait seul le point où se décidait le succès de la bataille, il portait souvent ses regards à droite sur la tour de Neusiedel.

Cependant, les aides-de-camp de Masséna se succédaient pour lui annoncer les progrès des ennemis sur sa gauche ; il les écoutait avec indifférence. Un nouveau messenger du maréchal vint à midi lui apprendre que les Autrichiens touchaient au Danube.

— Le canon, dit-il, qui est là, derrière nous, est celui des ennemis.

L'Empereur ne répondit rien.

— La division Boudet, continua l'officier, est repoussée dans l'île Lobau ; elle a perdu ses canons.

Napoléon impassible ne semblait pas entendre. A cet instant, on aperçut le feu de Davoust qui dépassait la tour de Neusiedel, et les corps autrichiens qui reculaient devant lui. Napoléon se tournant aussitôt vers l'aide-de-camp, lui cria vivement :

— Courez dire à Masséna qu'il reprenne l'attaque ; la bataille est gagnée.

Aussitôt il forma le centre pour le précipiter sur l'ennemi : Macdonald marchait en première ligne avec huit bataillons déployés et treize bataillons en colonnes serrées sur les ailes.

En seconde ligne, le prince Eugène avec l'armée d'Italie, appuyée par Marmont et les Saxons ; enfin en troisième ligne, Napoléon lui-même, avec la garde impériale et les grenadiers à cheval.

Rien ne put résister à l'élan de cette masse formidable : elle traversa sans s'arrêter toute la plaine, malgré les efforts de l'archiduc, malgré la valeur désespérée des Autrichiens.

En même temps, Masséna reprenant vigoureusement l'offensive, avait repoussé l'ennemi jusqu'à Léopoldau, et Davoust était en possession de Wagram. Les deux ailes de l'archiduc se trouvaient compromises en même temps que son centre ; il dut songer à la retraite : elle se fit en bon ordre par la route de Bohême.

On est frappé de stupéfaction quand on songe aux combinaisons gigantesques de cette journée, aux énormes masses d'hommes que faisait mouvoir l'impulsion du génie, aux calculs d'heure et de distance faits avec une si admirable précision.

Des deux côtés les pertes furent considérables : les Autrichiens eurent près de trente mille hommes tués ou faits prisonniers ; les Français comptaient quinze mille blessés et six mille cinq cents tués.

Parmi ces derniers on eut à regretter les braves généraux Lassalle et Lacour. Macdonald, Oudinot et Marmont reçurent le bâton de maréchal, Masséna, le titre de prince d'Essling.

Sur toutes les routes l'ennemi fut poursuivi avec vigueur ; l'infatigable Masséna l'atteignit à Hollabrün et à Schœngraben et le poussa l'épée dans les reins ; Marmont et Davoust le pressaient sur d'autres points.



L'archiduc s'était concentré sur Znaïm, où après s'être défendu pendant toute la journée du 11, il demanda le soir un armistice. Napoléon l'accorda avec sa facilité accoutumée, et reporta aussitôt son quartier-général à Schoenbrunn.

Cependant l'empereur François, qui n'avait ratifié qu'avec peine l'armistice de Znaïm, se montrait peu disposé à la paix. Le commandement de l'armée avait été transféré du prince Charles à l'archiduc Jean, partisan de la guerre.

A Komorn, où s'était retiré l'empereur avec sa cour, se trouvaient Metternich, lord Bathurst, lord Walpole et une foule d'agents diplomatiques.

Les Anglais promettaient d'opérer des débarquements dans le nord de l'Allemagne et de la France ; on se flattait aussi hautement de l'appui de la Russie et du concours de la Prusse, et l'enthousiasme guerrier fut porté à son comble, lorsqu'on apprit que l'avant-garde anglaise, forte de deux à trois mille hommes, avait débarqué le 8 juillet à Cuxhaven.

Le système insurrectionnel reprit partout avec vigueur. Brunswick avec Katt et Doernberg, se mit en route pour communiquer avec les Anglais.

Dans le nord de l'Allemagne se formaient des corps francs principalement composés de Prussiens, dont les officiers venaient de Berlin.

Dans le Tyrol, qui devait être évacué selon les conventions de Znaïm, les chefs insurgés retinrent de force les troupes autrichiennes, qui se prêtaient de bonne grâce à cette violence.

En même temps, les Russes qui, d'après l'armistice, devaient é-



vacuer la Pologne, au lieu de remettre aux Polonais les villes prises en commun, les restituèrent, aux chefs autrichiens. Partout se trahissait la déloyauté des monarques du continent.

Cependant, pour mieux cacher ses projets de guerre, l'Autriche se montra disposée à ouvrir des négociations. L'armistice fut prolongé. La petite ville d'Altembourg fut désignée pour les conférences.

Nugent et Metternich étaient les plénipotentiaires autrichiens ; le négociateur de la France fut le ministre Champagny. Mais de la part des premiers, la négociation n'était pas sérieuse : ils venaient d'apprendre qu'une armée anglaise avait débarqué sur les côtes de la Hollande.

Ce fut en apprenant l'armistice de Znaïm que le gouvernement britannique se décida à faire sortir des ports la grande expédition depuis longtemps annoncée. Il s'agissait d'empêcher la conclusion de la paix. L'Angleterre faisait grand bruit de son armée, et l'Autriche comptait sur une puissante diversion.

L'expédition se composait en effet de quarante vaisseaux, trente-six frégates, un nombre considérable de petits bâtiments, portant trente-cinq mille hommes de troupes, et, outre l'artillerie de campagne, soixante-dix pièces de siège et soixante-quatorze mortiers.

Le but réel de l'entreprise était la destruction du port d'Anvers, dont l'Angleterre voyait avec jalousie se développer l'importance.

Si l'armée d'invasion eût montré quelque activité, elle aurait sans doute réussi ; mais grâce à l'incapacité et aux lenteurs du général anglais Chatam, on eut le temps de mettre Anvers en état de défense, et tous les succès de cette formidable entreprise se bornèrent à l'occupation de l'île de Walcheren et à la prise de Flessingue mal défendue par le général Monnet.

Nous devons cependant signaler quelques incidents intérieurs qu'amena l'apparition des forces anglaises, et qui dévoilèrent les pensées secrètes de quelques hauts fonctionnaires auxquels, malgré plusieurs avertissements, Napoléon continuait sa confiance.

Les pays menacés étaient dégarnis de troupes : il fallait pourvoir à la défense du territoire. Fouché, remplissant par intérim les fonctions de ministre de l'intérieur, ordonna de son chef de mobiliser, dans tout l'empire, la garde nationale, et donna à cette levée une forte impulsion.

L'Empereur approuva les dispositions prises ; mais il ne vit pas sans mécontentement les mots suivants dans la circulaire adressée aux préfets :

« Prouvons à l'Europe que si le génie de Napoléon peut donner de l'éclat à la France, sa présence n'est pas nécessaire pour repousser l'ennemi. »

De la part d'un homme comme Fouché, ces paroles couvraient de perfides pensées.

Un autre ambitieux mécontent se fit aussi remarquer par de sourdes menées et de coupables propos. Bernadotte avait été chargé par l'Empereur du commandement général des troupes destinées à agir contre les Anglais. Mais au lieu de donner l'exemple du zèle, il se montrait inquiet et frondeur, entretenait des correspondances avec les mécontents de Paris, et s'entourait de généraux disgraciés ou négligés.

Et cependant avant son départ de Paris, sur quelques représentations de Clarke, il protestait de sa reconnaissance et de sa fidélité, ajoutant « que par admiration autant que par dévouement, il était prêt à verser tout son sang pour l'Empereur ; qu'il ne désirait ni couronne,

ni trésors, mais que ses services seraient suffisamment payés par un regard de sa majesté ».

A la suite de ces viles flatteries il se comporta de telle manière, que le même Clarke dit avoir des raisons de croire à d'étranges menées de la part de Bernadotte, à une ambition tout à fait extravagante. La suite, au surplus, justifia toutes les accusations que les hommes clairvoyants purent faire entendre à cette époque, soit contre Fouché, soit contre Bernadotte.

Avant l'arrivée de ce dernier, Anvers se trouvait hors de tout péril, et les Anglais, entassés dans les marais de Walcheren, périsaient par centaines.

Hâbleur autant qu'infidèle, Bernadotte écrivit à l'Empereur, « qu'à la dernière extrémité son intention avait été de se faire sauter avec Anvers, les arsenaux, l'escadre et l'armée, afin de donner un grand exemple au monde. »

Alors qu'il faisait ces vanteries, le gouvernement britannique, effrayé des pertes que subissait Chatam, lui envoyait ordre de revenir. Il mit à la voile, laissant à Flessingue dix mille hommes qui, bientôt décimés par les maladies, évacuèrent la ville. La funeste issue de cette expédition causa en Angleterre une indignation si vive, que le ministère qui l'avait conçue dût se retirer ; mais la politique du cabinet ne changea point.

Cependant la retraite de l'expédition anglaise rendait l'Autriche plus traitable. Metternich était remplacé comme plénipotentiaire par le prince Lichtenstein ; les négociations furent reprises et conduites avec activité.

On ne discutait plus que sur le montant de la contribution de guerre. Napoléon demandait cent millions, l'Autriche n'en voulait donner que cinquante. De part et d'autre on s'opiniâtrait, lorsqu'un incident imprévu fit hâter la conclusion du traité.

Le 13 octobre, les troupes à la parade défilaient devant l'Empereur. Rapp, aide-de-camp de service, et Berthier étaient à ses côtés.

Un jeune homme s'avance, demandant à parler à Napoléon ; Rapp lui dit d'attendre la fin de la parade : il s'éloigne de quelques pas et reste debout, la main droite placée sous le côté gauche de sa redingote, à l'endroit de la poche.

Au même instant ses yeux rencontrent ceux de Rapp, qui fut



tellement frappé de leur expression, qu'il appela un officier de gendarmerie, et lui recommanda d'arrêter sans bruit ce jeune homme et de le conduire au château.

Tout cela s'était passé rapidement et en silence, sans que personne s'en aperçut. Bientôt l'officier de gendarmerie vint annoncer à Rapp qu'on avait trouvé sur ce jeune homme un énorme couteau de cuisine.

Rapp alla sur le champ avertir Duroc, et ils se rendirent ensemble dans la pièce où il était enfermé. Ils le trouvèrent assis sur un lit, l'air rêveur, mais calme : auprès de lui était son portefeuille, sa bourse, et un portrait de jeune femme. Interrogé à plusieurs reprises sur son nom et ses projets, il répondit toujours :

— Je ne puis le dire qu'à Napoléon.

Il fallut instruire l'Empereur, qui ordonna de lui amener ce jeune homme, Il se nommait Frédéric Stabs ; il était de Naumbourg, âgé de dix-huit ans, fils d'un ministre luthérien ; sa figure était agréable, ses manières simples, son regard doux en même temps que décidé. L'Empereur l'interrogea lui-même. Rapp servait d'interprète.

— Que vouliez-vous, dit Napoléon, faire de ce couteau ?

— Vous tuer.

— Pourquoi voulez-vous me tuer ?

— Parce que vous faites le malheur de mon pays.

— Vous ai-je fait quelque mal ?

— Comme à tous les Allemands.

— Qui vous a poussé à ce crime ?

— Personne : je n'ai d'autre complice que ma conscience. D'ailleurs vous tuer n'est pas un crime, c'est un devoir.

Napoléon, touché de la jeunesse de Stabs, ému peut-être par sa noble assurance, chercha un prétexte pour le sauver, le déclara fou ou malade, et fit appeler Corvisart. Mais son pouls fut trouvé parfaitement calme, et le médecin ne vit aucun symptôme de folie. Stabs entendit cette déclaration avec une satisfaction visible.

L'empereur reprit son interrogatoire :

— Quel est ce portrait trouvé sur vous ?

— Celui de ma meilleure amie, de la fille adoptive de mon vertueux père.

— Quoi ! votre cœur est ouvert à des sentiments si doux, et en devenant un assassin, vous n'avez pas craint d'affliger, de perdre les êtres que vous aimez ?

— J'ai cédé à une voix plus forte que ma tendresse ; et celle que j'aime sera surtout affligée de ce que je n'aie pas réussi : sa haine pour vous est égale à la mienne.

— Si je vous faisais grâce, que feriez-vous ?

— Je vous tuerais.

Il n'y avait plus de ressource laissée à l'indulgence : Napoléon ordonna d'emmener le prisonnier.

Traduit devant une commission militaire, Stabs persista dans ses aveux et fut condamné à mort. Depuis le jour de son arrestation jusqu'au 16, où il subit son arrêt, il refusa toute nourriture, disant qu'il lui resterait toujours assez de force pour marcher à la mort. Arrivé sur le lieu de l'exécution, il s'écria d'une voix forte : « Vive la liberté ! vive l'Allemagne ! » et il tomba.

Napoléon fut plus ému qu'il ne voulut le paraître de cette tentative avortée. Il se voyait menacé par le fanatisme des sociétés secrètes et, au milieu de l'exaltation des esprits, Stabs pouvait avoir sinon des complices, au moins des imitateurs.

Malheureusement il ne comprit pas toute l'importance de ce formidable avertissement : il ne vit dans ses ennemis cachés que des sectes d'illuminés guidés par des idées mystiques et de vagues rêveries, tandis que c'était le sentiment national qui se révoltait, et le patriotisme outragé qui réveillait tous les cœurs. Lorsque les honnêtes

gens se font assassins, il y a toujours au fond des haines une certaine moralité.

Immédiatement après l'interrogatoire de Stabs, l'Empereur avait fait appeler Champagny.

— Il faut faire la paix, lui dit-il ; retournez à Vienne, appelez auprès de vous les plénipotentiaires autrichiens. Je veux en finir. La contribution de guerre seule vous arrête ; ne tenez pas à quelques millions de plus ou de moins. Je m'en rapporte à vous.

Le débat fut long. M. de Champagny arrachait million à million. En homme habile, il arriva jusqu'à quatre-vingt-cinq. Vers les trois heures de la nuit, tous les points étaient réglés. M. de la Benadière, alors chef de la première division au ministère des affaires étrangères, qui avait accompagné le ministre, fut appelé pour expédier les deux copies du traité qui étaient signées à cinq heures, et à six, M. de Champagny était de retour à Schoenbrunn. Napoléon le vit entrer dans son cabinet avec un sentiment d'inquiétude.

— Eh bien ! qu'avez-vous fait cette nuit ? demanda-t-il.

— La paix, Sire.

— Et le traité est signé ?

— Oui, Sire : la voilà !

A cette vue la figure de Napoléon s'épanouit.

— Ah ! ah ! voyons donc ce traité !

M. de Champagny lui en fit la lecture.

— Quoi ! quatre-vingt-cinq millions, lorsque j'étais disposé à me contenter de soixante-quinze ! Cela est très-bien, monsieur le duc.

Et chaque article que lui lisait le ministre obtenait le suffrage de Napoléon, qui manifestait sa joie en se frottant les mains.

Cette lecture achevée, Napoléon prit le papier des mains du ministre, le replia, puis le mettant dans la poche du pan de son habit, se promena diagonalement sans dire mot.

Enfin, se retournant vivement :

— Monsieur le duc, dit-il, voilà un bon traité : je suis très-satisfait. Allez vous reposer : vous devez en avoir besoin.

Et, lui faisant de la main un signe amical, il ajouta :

— A demain !

C'était bien rarement qu'il arrivait à l'Empereur d'exprimer ainsi

son approbation. Dès ce moment il donna ses ordres pour son départ de Schoenbrunn, qui fut fixé au 17.

Le matin du 17 octobre, Napoléon donna une dernière audience à tout ce que l'armée comptait de notabilités. Il venait de faire signe au général Lamarque de venir lui parler, lorsqu'il aperçut dans le salon de service un baron autrichien qui chaque soir était venu assidûment lui faire sa cour. N'étant pas accoutumé à voir ce personnage au palais dans la journée, Napoléon s'avança vers lui en lui disant d'un ton gai :

— Ah ! ah ! bonjour, monsieur le baron ; je suis bien aise de vous voir ce matin.... Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau ? que disent les habitants de Vienne ?

— Sire, ils sont pénétrés d'admiration pour Votre Majesté, et chacun d'eux a vu dans le soldat français qu'il a eu à loger un protecteur de plus.

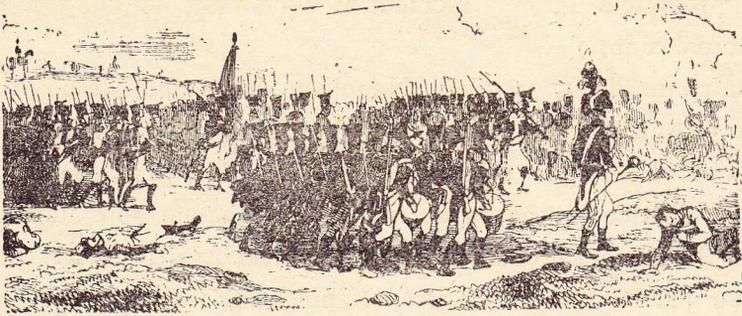
A ces mots, l'Empereur fit une petite grimace. Peut-être allait-il répondre un peu brusquement à cette flagornerie, lorsque le maréchal Bessières parut à l'extrémité du salon. Napoléon quitta précipitamment le baron allemand, alla au-devant du brave maréchal, dont la vue sembla lui rendre sa belle humeur ; il le félicita sur sa santé, et, prenant une de ses mains dans les siennes, il lui demanda aussi ce que disaient les Viennois.

— Ma foi, Sire, répond Bessière, pour parler franchement à Votre Majesté, ils nous donnent à tous les diables du matin au soir !

— Ceci me paraît plus croyable, répliqua l'Empereur en jetant un regard moqueur sur le baron allemand, qui s'inclina ; il ne faut pas s'abuser ; je n'écoute pas ces faiseurs d'histoires, moi : je sais à quoi m'en tenir sur *leurs contes* et sur *leur compte*.

Et après avoir ri avec tous les assistants de ce mauvais jeu de mots, Napoléon leva l'audience et quitta Schoenbrunn pour se rendre à Strasbourg. Dans cette ville, des rapports de police qui lui furent remis vinrent tout à coup troubler sa bonne humeur. On avait fait circuler dans Paris le bruit ridicule qu'il avait été subitement atteint d'une aliénation mentale. Ce propos absurde le blessa vivement ; aussi s'écria-t-il d'un ton de menace :

C'est encore ce fabourg Saint-Germain qui imagine ces belles



choses ! Ils en feront tant que je finirai par envoyer tout ce monde-là dans la Champagne Pouilleuse.

De Strasbourg il voulut se rendre d'une seule traite à Fontainebleau : mais arrivé à un petit village situé au-dessous de Nogent-sur-Seine, l'essieu de la voiture dans laquelle il se trouvait avec le grand-maréchal étant venu à se rompre, il était si impatient d'arriver, qu'il préféra continuer sa route à franc étrier, bien qu'il fit un temps abominable, plutôt que d'attendre qu'on lui eût trouvé une autre voiture.

Le 26 octobre 1809 il était à Fontainebleau avec le grand-maréchal, tous deux mouillés jusqu'aux os. L'escorte était restée en arrière ; un chasseur de la garde seul avait pu les suivre. Comme on n'attendait l'Empereur si tôt, aucun des officiers de sa maison ne se trouva au palais pour le recevoir.

Cet isolement lui causa beaucoup d'humeur, à en juger par la manière dont il se mit à siffler, qui ne ressemblait nullement cette fois à celle qui lui était habituelle.

Cependant il n'adressa aucun reproche au grand-maréchal, et se contenta d'envoyer sur-le-champ à Saint-Cloud le guide qui l'avait accompagné, pour annoncer à l'Impératrice son arrivée à Fontainebleau, puis il visita les nouveaux appartements du château.

On avait restauré par son ordre le bâtiment situé dans la cour du Cheval-Blanc, où était précédemment l'École Militaire, qui venait d'être installée à Saint-Cyr. Cette aile du palais avait été agrandie, décorée et meublée pour servir d'appartements d'honneur, et dans le but, avait-il dit, d'occuper les manufactures de Lyon et de donner de l'ouvrage aux ouvriers de Paris.

Il est certain que Napoléon avait tiré ce palais de l'état de ruine dans lequel on l'avait laissé depuis le commencement de la Révolution,

affligée de cet accueil glacial après une aussi longue séparation ; elle resta stupéfaite ; cependant elle chercha à s'excuser :

— Mais, Bonaparte, lui répondit-elle d'un ton charmant de reproche, c'est ta faute.... Tu nous fais dire que tu ne seras ici que dans trois ou quatre jours, et tu arrives aujourd'hui comme si tu tombais des nues ! Comment donc es-tu venu ?

— C'est toujours moi qui ai tort, s'écria Napoléon en marchant avec agitation. Madame, je suis venu comme à mon ordinaire. Ne vous avais-je pas prévenue depuis plus de quinze jours ? Avec vous, c'est toujours à recommencer.

Ces récriminations, auxquelles Joséphine n'était point accoutumée, moins peut-être que la circonstance dans laquelle elles lui étaient adressées, lui firent venir les larmes aux yeux.

Napoléon continuant sur le même ton, et ne ménageant pas assez une sensibilité qu'il n'avait que rarement mise à l'épreuve, blessa l'Impératrice au cœur. Irritée à son tour de ce qu'elle appelait avec raison une *injustice*, elle laissa échapper quelques paroles piquantes.

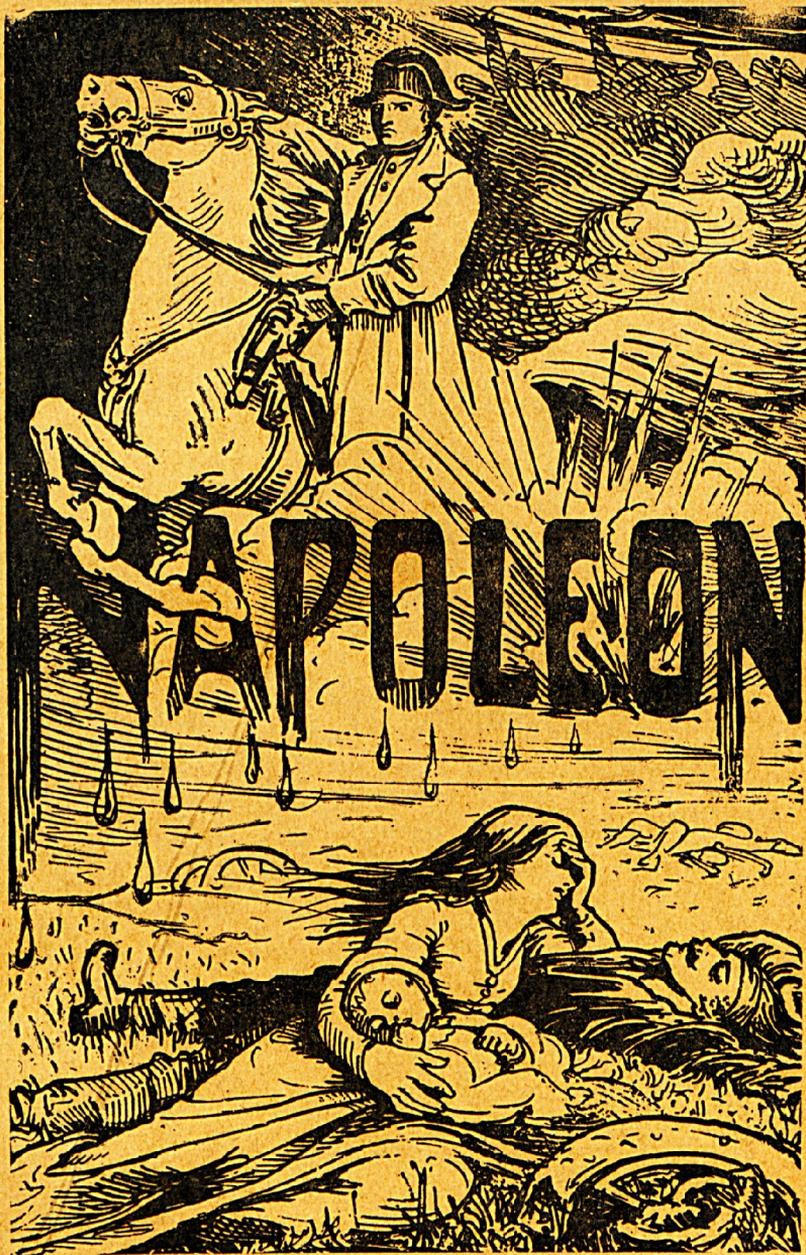
Napoléon lui répondit avec plus de vivacité encore, et le mot *séparation* fut prononcé par lui.

Sur ces entrefaites, le roi de Saxe arriva à Paris avec le prince Eugène, que Napoléon fit venir d'Italie, sans doute pour consoler sa mère lorsque le moment fatal serait arrivé.

Leurs Majestés quittèrent Fontainebleau le 14 novembre pour retourner aux Tuileries. Les jours suivants, tous les princes de la Confédération rhénane arrivèrent successivement dans la capitale : le roi et la reine de Bavière, le roi de Wurtemberg, etc.

Les uns furent logés à l'Elysée-Bourbon, les autres dans les hôtels particuliers que Napoléon loua exprès pour eux. Tous les jours, ces princes étaient magnifiquement traités aux Tuileries, sur les murs desquelles on placarda pendant la nuit une petite affiche avec ce peu de mots : *Dépôt de la grande fabrique de sires*. Ce mauvais calembour fit rire tout le monde, excepté l'Empereur.

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5^e EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS